

Valeur absolue et valeur d'échange

DAVID RICARDO

Valeur absolue et valeur d'échange

Traduit de l'anglais et précédé
d'une introduction par
DAVID ZAPERO MAIER

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2011

TITRE ORIGINAL

Absolute value and exchangeable value

Valeur absolue et valeur d'échange a paru pour la première fois dans sa langue originale en 1951, dans *The Works and Correspondence of David Ricardo*, vol. IV (*Pamphlets and Papers 1815-1823*), edited by Piero Sraffa, Cambridge University Press.
© Dondero / Leemage, pour la photographie de couverture.
© Éditions Allia, Paris, 2011, pour la traduction française.

INTRODUCTION

L'ÉCONOMIE politique est une jeune discipline au début du XIX^e siècle, lorsque David Ricardo entame ses premiers travaux. À peine trente ans se sont écoulés depuis qu'Adam Smith a publié *La Richesse des Nations*. Loin d'être universitaire ou institutionnalisée, la jeune "discipline" regroupe tous ceux qui se vouent à ses questions principales et qui sont prêts à en débattre. C'est donc dans un milieu de discussion ouverte que Ricardo, au début des années 1810, après avoir amassé une fortune considérable à la Bourse, se consacra à la nouvelle science. Si dans un premier temps il s'occupa surtout de questions monétaires, il amorça bientôt l'étude d'un problème dont l'importance était toute particulière. Car il existait de multiples et divers points de dispute, de nombreuses questions pressantes, mais surtout un désaccord fondamental : pour Ricardo et ses contemporains, "aucune source ne produit tant d'erreurs [...] que les idées vagues qui sont associées au mot valeur" ¹. "Le progrès de la science est considérablement entravé par les idées contraires que les hommes associent au mot valeur" ². C'est ainsi que Ricardo, après la première publication de

1. David Ricardo, *The Works and Correspondence of David Ricardo*, vol. IX, Cambridge University Press, 1951, p. 312. (Toutes les citations de la présente introduction ont été traduites par son auteur.)

2. *Ibid.*, vol. I, p. 13.

son ouvrage principal, *Des principes de l'économie politique et de l'impôt*, en 1817, et jusqu'à la fin de sa vie, en 1823, se concentra surtout sur le débat tournant autour du problème de la valeur économique. *Valeur absolue et valeur d'échange* marque le terme et le point culminant de ces recherches. Il écrivit ce texte en 1823, mais sans pouvoir l'achever : après en avoir écrit une première version et amorcé une mouture définitive, il fut atteint par une maladie mortelle. Il s'agit donc du dernier effort de Ricardo pour saisir ce phénomène si impalpable qu'est la valeur et pour rectifier "les idées contraires que les hommes associent [à ce] mot".

Que la confusion autour du terme "valeur" soit considérée comme si fondamentale nous suggère déjà qu'elle ne peut pas simplement relever d'un problème factuel, d'une question empirique. Même une considération superficielle du texte ne laisse aucun doute : il ne s'agit pas simplement d'une question empirique, relevant de l'observation. Il ne s'agit pas seulement, par exemple, de trouver les facteurs qui déterminent les prix observables des marchandises. Cela est évident non seulement parce que Ricardo est soucieux de distinguer valeur et prix (on s'avise du fait que la mesure des prix, c'est-à-dire la monnaie, peut elle-même varier en valeur et ne doit donc pas être assimilée à la valeur), mais surtout parce que tout le texte présente des idées et des argumentations et ne recourt jamais à de simples données empiriques. Il est donc crucial d'être attentif au fait qu'il développe des problèmes conceptuels et ne traite pas simplement une question empirique. Ce n'est qu'ainsi que

l'on comprendra la thèse qu'il cherche à défendre : l'idée selon laquelle la valeur économique est déterminée par le *temps de travail*.

L'insistance sur l'importance du travail pour la valeur économique remonte au XVII^e siècle. Locke, par exemple, affirmait déjà que "c'est en effet le travail qui met une différence de valeur entre les choses" ¹ ; "car la raison qui fait que le pain vaille plus que les glands, le vin plus que l'eau, le drap ou la soie plus que les peaux de bêtes ou la mousse, tient entièrement au travail et à l'industrie" ². Pourtant, lorsque Locke affirme que le travail est "la source de la valeur", il se réfère surtout à la *valeur d'usage* : à l'utilité particulière qu'acquière les choses lorsqu'on leur applique du travail. Le travail "transforme" les objets en leur donnant une utilité concrète dont ils manquaient auparavant. La théorie de la valeur de Ricardo porte sur tout autre chose – tout le problème, pour lui, consiste à comprendre une autre transformation, plus miraculeuse, par laquelle les marchandises les plus hétérogènes sont réduites à une mesure commune et deviennent *comparables* dans des termes purement *quantitatifs*. Comment est-il possible qu'une vis, un manteau ou une table soient tous soumis à un même étalon quantitatif, en fonction duquel ils peuvent être comparés ? Comment expliquer l'existence et la nature

1. John Locke, *Two Treatises on Government*, ch. v, § 40, Cambridge University Press, 1960.

2. *Ibid.*, § 42.

d'une telle "équivalence générale" à laquelle autant d'objets peuvent être soumis ? La théorie de la valeur de Ricardo ne porte donc pas sur la valeur d'usage, mais sur la *valeur d'échange*. Comme un grand nombre de ses contemporains, Ricardo considère que c'est le travail qui rend possible cette réduction merveilleuse qu'est la valeur d'échange.

C'est donc pour expliquer cette transition frappante de la particularité hétérogène à une comparaison quantitative généralisée que Ricardo fait référence au travail, en considérant que l'on doit expliquer ce passage à partir du rôle que le travail joue dans la production des marchandises. Non pas le rôle que joue le travail humain en général, mais un phénomène spécifique : le travail "homogène", où seul compte le temps employé, et non la spécificité de la tâche. Le travail que l'on peut donc comparer dans des termes quantitatifs, à savoir *le travail salarié* (lorsque les grands économistes de la fin du XVIII^e et du XIX^e siècle parlent du travail, il est sous-entendu qu'il s'agit du "travail salarié" ¹). Le travail salarié peut faire l'objet de comparaisons dans des termes pure-

1. L'effort de comprendre la conception du travail à laquelle s'intéresse l'économie politique classique par le biais du travail salarié n'est toutefois qu'un pas provisoire. Nous verrons – et Ricardo insistera là-dessus – qu'il est trompeur de parler d'emblée du travail salarié parce que, sur un plan logique, le travail "homogène", réductible à une comparaison quantitative, précède le travail salarié : c'est l'existence du travail "homogène" qui rend possible la valeur d'échange et, par là, la monnaie et le salariat.

ment quantitatifs ; même si des tâches diverses sont rémunérées par des salaires différents, elles sont comparables quantitativement. La valeur d'échange, maintient Ricardo, comme un grand nombre d'économistes classiques, est rendue possible par l'existence d'un tel travail "homogène", qui constitue l'étalon à partir duquel cette réduction surprenante s'effectue.

On doit donc s'abstenir de chercher *trop rapidement* une théorie – voire un modèle – "économique" dans les écrits de ce grand économiste classique. Car il ne s'agit pas seulement d'expliquer des faits empiriques (de formuler une "théorie des prix"), mais, au contraire, de saisir la nature même du phénomène en question, c'est-à-dire la valeur d'échange. Ricardo est encore sensible à l'énigme de la valeur économique comme ne le sera plus la postérité – il ne présuppose pas l'existence d'une équivalence entre les prix des marchandises, pour se demander ensuite quels sont les facteurs qui les déterminent, mais il cherche à saisir la nature même de cette équivalence et à comprendre les conditions qui en assurent l'existence. Ricardo s'interroge sur le mystère d'une *transformation* qui sera par la suite généralement présupposée. Non pas la conversion d'une ressource inutile en un objet utile – le traitement des ressources dont nous parle Locke – mais la transformation par laquelle un *même* objet devient comparable quantitativement avec les objets les plus hétérogènes.

Il est généralement admis, à l'époque de Ricardo, qu'Adam Smith est le premier à avoir dégagé de façon

précise la façon dont le travail fonde la valeur d'échange. Smith présenta son argument d'abord pour le cas d'une société dans laquelle tout le produit du travail est la propriété des travailleurs. Dans ce scénario, c'est le travail "homogène" qui permettrait l'échange entre les marchandises ; "le rapport entre les quantités de travail nécessaires pour acquérir différents objets semble être la seule circonstance qui puisse fournir une règle pour les échanger. Si, par exemple, chez un peuple de chasseurs, il coûte habituellement deux fois plus de travail pour tuer un castor que pour tuer un cerf, un castor devrait naturellement s'échanger contre deux cerfs, c'est-à-dire en valoir deux" ¹. Le scénario auquel se réfère Smith ne correspond évidemment pas à un état historique réel ; comme l'état naturel auquel renvoient les défenseurs du contrat social, le scénario esquissé par Smith n'est pas un fait historique. Il ne permet pas moins, avant l'introduction d'autres éléments conceptuels, d'isoler la façon dont le travail homogène rend possible la valeur d'échange. C'est dans ce sens que "le travail fut le premier prix, la monnaie d'achat originelle avec laquelle on paya toute chose" ².

Ricardo reprend une structure d'argumentation très semblable dans son grand ouvrage, *Des principes de l'économie politique et de l'impôt*, ainsi que dans le présent écrit. Dans

1. Adam Smith, *An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations*, Oxford University Press, 1993, p. 45.

2. *Ibid.*, p. 36.

un premier temps, il isole la fonction du travail comme fondement de la valeur d'échange. Il cerne la façon dont le travail "objectivé" rend possible l'opération miraculeuse qu'implique toute valeur d'échange. Dans un second temps, il prend en compte l'effet d'autres principes qui peuvent modifier cette détermination première. Parmi ces principes secondaires, le plus important est *l'accumulation du capital*, c'est-à-dire l'existence d'une classe qui fait des avances pour en tirer profit. Or, si l'on est à l'époque plus ou moins d'accord sur le premier énoncé du problème, les divergences principales émergent lorsqu'il s'agit d'y introduire l'accumulation du capital.

Valeur absolue et valeur d'échange fait partie d'un projet de Ricardo visant à défendre sa théorie de la valeur et surtout à montrer que le temps de travail demeure le fondement de la valeur d'échange, même après l'accumulation du capital¹. L'"après" dont il s'agit est un "après" logique. Souvenons-nous : tout tourne autour de cette réduction que constitue la possibilité de comparer un très grand nombre d'objets sur une base purement quantitative. Le travail assure cette réduction, est la source de la valeur d'échange

1. L'introduction de Piero Sraffa aux *Principes* est une présentation magistrale du développement de la théorie ricardienne de la valeur. Cf. David Ricardo, *The Works and Correspondence of David Ricardo* (Cambridge University Press, 1951), surtout les sections 4 et 5 de l'introduction. Le lecteur intéressé profitera aussi d'une lecture de Ronald Meek, *Studies in the Labour Theory of Value* (Lawrence & Wishard, 1956), chapitre III.

– et lorsqu’il est le seul élément qui contribue à la production, la valeur d’échange de chaque marchandise est proportionnelle au temps de travail qu’elle requiert. Mais que se passe-t-il lorsque d’autres éléments s’y joignent ? Que se passe-t-il *après* l’accumulation du capital ?

Pour Adam Smith, et Malthus après lui, l’accumulation du capital invalide la règle initiale selon laquelle le temps de travail détermine la valeur d’échange. Le profit et la rente doivent être ajoutés à la valeur des marchandises comme facteurs supplémentaires. Après l’inclusion de l’accumulation du capital, la valeur est alors déterminée par l’addition des différents *coûts de production* : “salaire, profit et rente sont les trois sources originelles [...] de toute valeur d’échange”¹. Ricardo est profondément opposé à cette théorie – dès 1814, il en discute incessamment avec son ami Malthus, sans changer d’avis. Il cherche toujours à mettre en relief ce qu’il considère comme l’erreur originare d’une telle position : on présuppose que la valeur d’échange avant l’accumulation du capital est déterminée par le travail qu’une marchandise peut “commander”, c’est-à-dire par le salaire, et non pas par le travail “incorporé”, c’est-à-dire le travail requis pour la production de la marchandise. L’examen de cette ambiguïté à l’origine de la théorie de la valeur constitue le point de départ du présent écrit : Ricardo veut montrer que c’est le travail “incorporé” qui

1. Adam Smith, *An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations*, Oxford University Press, 1993, p. 50.

constitue l'étalon à partir duquel la valeur d'échange est rendue possible, et non la rémunération ou la valeur du travail, qui, elle, est variable. Ce n'est qu'en méconnaissant le rôle que le travail joue comme fondement de la valeur d'échange, soutient-il, que l'on peut s'engager dans la voie erronée poursuivie par Malthus et d'autres.

Ricardo admet que l'accumulation du capital modifie le principe initial. Il rejette donc les versions simplifiées de sa propre position – surtout celles qui maintiennent que, même après l'accumulation du capital, la valeur d'échange est seulement déterminée par le temps de travail (comme le suggèrent Mill et McCulloch). Mais Ricardo insiste sur le fait que la règle initiale n'est pas pour autant invalidée (comme l'affirment Smith, Malthus ou Torrens). D'un côté, il cherche donc à mettre en valeur les conséquences de l'accumulation du capital : après l'avoir incorporé à l'analyse, les *changements de distribution* – par exemple une hausse des salaires – peuvent, par eux-mêmes, entraîner un changement des valeurs d'échange. Mais, tout en admettant ces conséquences, il veut, d'un autre côté, montrer que le statut fondamental de la règle initiale demeure intacte : la quête pour une mesure de la valeur qui *ne soit pas susceptible de telles variations* permettra de cerner la première réduction fondamentale des marchandises qui précède toute autre modification par des principes supplémentaires. La valeur d'échange ainsi saisie par une *mesure invariable*, Ricardo l'appelle la valeur absolue ou la valeur réelle. *Valeur absolue et valeur d'échange* tente de la saisir conceptuellement.